

Recueil de nouvelles

**48 HEURES
POUR ÉCRIRE**

**Les meilleurs textes de la 1^{re} édition
sur le thème du « Pouvoir »**

**Organisé par
EDILIVRE**



Sommaire

Ma très chère Blanche de Ludovic Pierre	7
Cacou de René Martinez.....	11
Mon cher fils de Mvuninn.....	16
Pouvoir addictif de Pierrette Lavallée	21
Son ombre entre mes mains de Vivien Orcézon	25
L'inversion du pouvoir de Laurence Dionigi.....	30
Du pouvoir sur le paillason d'Annick Dimanche	35
L'œil de mouche de Vincent S.M. Bech.....	38
K est mort de Gérald Coursoux	43
Qui es-tu ? De Marina Fernandes.....	48
Elodie et la vraie vie de Pauline Combaluzier	54
Contre-pouvoir de Romain Le Berrigot	59
Hope is still here de Jessica Bourbon	64
La télécommande de Christophe Quertier	69
Le pouvoir aux mille secrets de Nicole Ramoin.....	74
Le révolté d'Annabelle Blangier.....	78
Les folies du pouvoir de Robert Ayats	83
On ne mettra pas une fleur à mon oreille de John Massa.....	89

Seul en son royaume de Philippe Solas	94
Transparence de Georges Contamin.....	98
La voix d'Iwan de Karine Friboulet	103
Le pouvoir de Ludovic Spinosa.....	108
Ensemble de Laurent Gouy-Paille	113
Le réveil de Thibaud Formel.....	116
Procès-verbal n° 19GO84 de Rémi Gaché	120
Le pouvoir de voler de Félix Denis	125
Le souhait de V. Quéprina.....	130
Ma marionnette de Lydie Lemétayer.....	136
Un village au féminin de Kan' E Woon	140
Elle de Catherine Saint-Cast.....	145
Déclin d'une nuit éternelle de Catielle Cubeddu	150
Hélène de Françoise Neulas.....	155
Icare de Raoul Coudene	161
La fin et le début d'Antoine Delahaye	166
Le cadeau d'anniversaire de L.P. Dixon.....	172
Le discours de Soizic Graveleau	178
Le jardin de banlieue d'Abel Benamza	183
Le mystérieux pouvoir de l'amour de Jean-Paul Labille	188
Le pouvoir des mots de Florian Gance.....	192
Le pouvoir des mots d'Adriana Baxan	197
Léontine la dormeuse de Christophe Guitton.....	200
Martiano de Lionel Compte	204
Médiatique de Frédéric Fort.....	209
Pensées d'un bohémien qui passait par là de Jordan Lett.....	212

Atavisme de Sandrine Montagné	216
A bras... Cadabra ! de Marc Cluchier.....	221
Créations de Tim Inded.....	226
La vitrine de Nathalie Robart.....	231
Le café de trop de Cassandra Lopez	235
Tout est relatif de Dr Voggle.....	239
Destin bâclé... de Samantha Bickini.....	242
Insidieusement vôtre de Franck Broquet	247
Le pouvoir des mots de Marie-Dominique Chaisemartin	252
Leurre de Claire Antoine.....	257
Mots contre maux d'Analys Luth.....	261
Seul contre tous de Mélanie Révilla.....	266
Ad vitam de Valérie Prot.....	271
Attraction de Jérôme Guibert.....	275
Le grand bain de Froussette	280
Le pouvoir de Ju.....	285
Le prix du pouvoir de Teddy Martel.....	288
Leçon de vengeance de Laura Bonvallet	293
Les examens de fin d'année de Jean-François Schwaiger	297
Ne déçois pas maman ! de Dominique Theurz.....	301
Juliette's dream de Christelle Pelleter	306
Choc opératoire de François Aussanaire.....	311
De l'autre côté du pouvoir de Sophie Dinh.....	314
Des mots, une mélodie et peut-être une chanson de Sophie Walther	319
Désormais de Dassaïd.....	322

Hope de Mylène Lempereur.....	328
Il ne faut qu'un loup pour tuer un loup de Stéphanie Berne.....	333
La marque de Georges Vallarino	337
La naissance du pouvoir de Pianitza	342
La passion éphémère de Lola Bee de Frédérique Poinat.....	345
La peur d'Evelyne Kotto.....	349
La vérité du chat d'Emilie Servat.....	352
Le dîner de Jean-Luc Allain	356
Le jeu du meneur de Laurence Daumas-Torrens	361
Le porteur de maux de Violette Roche-Montané	366
Le pouvoir de l'amitié d'Adeline Jumeau.....	369
Le pouvoir du destin de Beninho.....	372
Le pouvoir du rêve de Marie Mion.....	377
Le pouvoir du temps d'Am'die.....	382
Le songe de Steamech de Romaric Aubertin.....	384

Ma très chère Blanche de Ludovic Pierre

Ma très chère Blanche, ma bien-aimée,

J'espère que ces quelques lignes te trouveront avec une meilleure santé et que les bons remèdes du médecin du village ont chassé cette vilaine grippe qui te causait bien du tourment.

Le café de ce matin m'a été servi à la hâte comme un lépreux, qu'ai-je donc de si contagieux ? Je l'ai trouvé sans saveur, il aurait été de bon goût que je l'apprécie, il n'y en aura pas d'autre avant longtemps.

Mon vieux crayon de bois tremble, tu excuseras mon écriture. Le froid n'y est pas pour rien, je n'ai pas l'assurance habituelle, même si le plaisir de t'écrire, ma bien-aimée, reste entier. Nous voici arrivés au jour fatidique où le pouvoir des hommes, pour ne pas dire leur folie, fait de moi un lâche.

Avant tout, ma douce amie, je te suis infiniment reconnaissant de toutes tes démarches, tes déplacements afin de saisir le seul homme qui aurait pu changer l'issue de notre affaire. Comme cela t'a été confirmé par M. le maire, cet officier supérieur influent qui n'a jamais froissé son bel uniforme a décidé de faire un exemple. Je ne ressens ni haine, ni colère mais une profonde tristesse de ne plus jamais caresser ta douce chevelure blonde comme les blés. Ma bien-aimée, quelle drôle d'affaire que peut être le pouvoir des hommes. Même si je n'ai eu de cesse de faire connaître Platon à mes élèves, n'en déplaise à M. le recteur, je sais maintenant que la plupart des hommes au pouvoir ne deviennent pas forcément méchants. Oui ma douce, de mon tragique statut de condamné à mort, je me permets de mettre en doute le philosophe qui m'a tant appris. Je m'en explique : durant toutes ces années où j'ai eu l'honneur d'être l'instituteur de notre village, même si j'ai toujours considéré mes élèves un peu comme mes

enfants, j'ai exercé l'autorité qui incombe à ma fonction. Mon pouvoir de correction, de décision a fait quelques malheureux, quelques déçus qui ont ressenti comme une injustice certaines de mes remarques. A chaque copie que je corrigeais sur le petit bureau de notre chambre, je tentais de tenir éloignée le plus loin possible la subjectivité. Ai-je réussi ? Je crains que non, toi-même tu m'as toujours trouvé trop sévère avec le petit Séraphin. J'entendais ainsi l'encourager, qu'il se surpasse enfin, il en a été tout autre. Pour autant cela n'a jamais fait de moi quelqu'un de méchant.

J'aime donc à penser que ce maréchal s'obstine à me faire exécuter en son âme et conscience, qu'il reste convaincu du bien-fondé de cette décision quoi qu'il m'en coûte, cela pourrait apaiser ta tristesse ma douce. Il y a toujours une succession de choix, de décisions que le pouvoir que l'on exerce sur nos vies nous fait prendre. Sache, ma belle, que tu as fait tout ce qu'il fallait, tout ce qu'un homme pouvait espérer de sa femme bien-aimée, tu n'as aucun regret à avoir. C'est un mari fier de sa femme qui te l'assure.

J'espère aussi, malgré la peine qui nous inonde, que tu as pu comprendre mes choix. Je n'ai pas été égoïste, je n'ai pas cessé de penser à toi, à nous.

Sache encore, ma douce, en arrivant dans cette horreur sans nom qu'est Verdun, dans ses tranchées infâmes, je n'ai vu que des hommes enterrés vivants, je n'étais encore qu'un instituteur. Je n'avais toujours manié que la plume et la craie.

Certes, j'ai eu le pouvoir de mettre un zéro et quelques appréciations assassines au petit Séraphin mais je ne me voyais pas user de mon pouvoir de faire sortir une balle de mon fusil et ainsi ôter une vie. Pas même celle d'un ennemi, qui n'avait de menace pour moi que le fait d'être en face. Cet ennemi connaissait les mêmes doutes que moi, ressentait la même peur, était transi par le même froid et subissait les mêmes privations. Quel type d'homme ton mari serait-il devenu pour s'autoriser un tel pouvoir ? Quel individu aurait pris possession de mon corps, de mon âme pour se réfugier derrière les ordres reçus ?

C'était le prix à payer pour espérer avoir le plaisir de te serrer à nouveau dans mes bras. Il aurait fallu que je me transforme en monstre pour peut-être t'admirer une nouvelle fois dans ta belle robe de dentelle blanche aux feux de la Saint-Jean. A chaque mitraille, je me serais éloigné

de moi, de nous. Si j'avais été prêt à cela, je serais devenu une « gueule cassée » de l'intérieur, de l'âme. Combien de temps, ma douce, aurais-tu supporté cela ? Combien de temps aurait-il fallu pour nous détester à force de ne plus nous comprendre ? Même si la vie n'a pas de prix, il ne faut pas la vivre à n'importe quel prix, nous valons bien plus.

Le petit instituteur de village que je suis a choisi d'avoir le pouvoir de dire non, de l'affirmer, de le clamer et ainsi d'entretenir l'image de notre couple, cette image qui nous a valu tant de compliments par nos voisins. Bien sûr, ma douce, des officiers s'affairent à me ternir, me salir, ils sont vexés par ma désobéissance, mon aplomb, les arguments que j'ai osé avancer. J'ai fait face à un lieutenant fou de rage en refusant de tirer, j'ai fait face à un capitaine orgueilleux en refusant de sortir de la tranchée pour reconquérir quelques mètres temporairement au prix de centaines d'hommes. J'ai fait face à un colonel lors de mon procès d'opérette, j'ai refusé devant lui qu'on me traite de lâche, je ne me suis jamais mutilé, je n'ai jamais tenté de désertier. Je ne blâme pas ces actes, à leur façon, des camarades ont dit « non » tout comme moi. J'ai exposé autant qu'il m'a été possible de le faire que je ne voulais pas combattre, que tout leur pouvoir, toutes les mesures ne changeraient rien à ma détermination. J'ai agi par amour, ils ne pouvaient donc pas me comprendre, ces gens-là ne connaissent pas ce pouvoir. Manquant d'arguments, ils ont alors avancé le mot d'anarchiste, tu sais à quel point, ma douce Blanche, j'ai toujours accordé peu d'intérêt aux choses de la politique.

Certains de nos voisins vont maintenant te regarder en coin, tu verras peut-être dans leurs yeux des reproches, des moqueries. Peut-être même que notre bon abbé me refusera en son église. Ne prends pas ombrage de tout cela ma bien-aimée, dis-toi que c'est l'attitude d'hommes aveuglés par une propagande que le pouvoir en place entretient par un patriotisme de carnaval. Le bleu sera toujours la couleur de tes yeux, pour eux celle que l'on discerne à peine sous la boue de nos uniformes. Le blanc, lié au patronyme de la femme de ma vie est pour le chef suprême von Falkenhayn, la couleur qui fera périr notre armée. Le rouge est celle des braises des feux de la Saint-Jean, ici c'est le sang qui coule à flot dans des sillons transformés en tranchées. Ils ne peuvent rien changer à nos couleurs, à notre drapeau. Leur impuissance, ma bien-aimée, est ce qui me

condamne plus assurément que ma désobéissance, ils espèrent ainsi que je sois le premier et le seul. Ils comprendront peut-être un jour que l'exemple n'a de pouvoir que s'il transcende, motive. Sinon, au mieux, c'est une contrainte, au pire une terreur.

Je l'ai appris trop tard pour le pauvre petit Séraphin, j'espère que nos chefs ne perdront pas autant de temps que moi pour s'en rendre compte. Les différents dirigeants sont devenus fous ma Blanche, mettre à profit une telle modernité au service d'un massacre où seul un inconscient pourrait savourer une victoire, alors que nos bancs d'écoliers sont fatigués d'avoir tant duré.

Je n'ai pas eu le droit de conserver ma magnifique montre à gousset que tu avais eu la gentillesse de m'offrir pour célébrer mon trentième anniversaire, mais d'après le bruit des gens qui s'affairent aux préparatifs de cette mascarade que va être la fin de ma carrière militaire, je comprends que le temps passe. Il est donc grand temps, ma très chère Blanche, de te dire à quel point ma vie à tes côtés fut pour moi un privilège, que ta bienveillance a fait de moi l'homme que je suis. Te dire aussi, ma douce, qu'il m'est indispensable de t'aimer, que mon cœur t'est acquis et que même si les hommes qui m'attendent visent ma poitrine, ils n'empêcheront jamais mon cœur de battre pour toi.

Dans quelques minutes, je prendrai place sur notre banc en pierre, à l'ombre de notre tilleul sur lequel nous avons gravé notre cœur il y a dix années déjà. Je ne cesserai de t'attendre. Mais surtout, ma très chère Blanche, ne te hâte pas.

Bien à toi ma douce.

Ton Constantin qui t'aime.

Cacou de René Martinez

La chouette demanda un jour au coq :

« Cacou, voilà des années que je te vois à la ferme. Comment diable as-tu fait pour échapper au coq au vin ? »

Le coq répondit en se rengorgeant :

« C'est vrai, ma chère... Des générations de poules et de poulets ont été saignées sous mes yeux. Des coqs plus jeunes que moi ont péri. Comme tu t'en doutes, si moi, Cacou, j'annonce encore le lever du soleil, c'est que j'ai un secret. A toi, je peux le confier : la ferme est loin de la route où passent les voitures des marchands ; notre fermier a donc placé au bout de son chemin une boîte à pain sur quatre piquets. C'est dans cet abri que les fournisseurs laissent ce qui est nécessaire à la maison.

Moi, toute ma science est de savoir ce qui se passe dans cette boîte : le reste de l'univers m'indiffère. Quand l'épicier y met un sachet de sel et un autre de poivre, je me dis : ah ! pauvre cochon, on va te saigner, te flamber, te racler, te découper, te saler, te poivrer.

Quand l'épicier y met un cornet d'olives, je me dis : ah ! pauvre canard, tu vas perdre toutes tes plumes et cuire à petit feu entouré de ces jolis fruits verts.

Quand le boucher y met un gros paquet, je me dis : tout le monde peut être tranquille à la ferme, on n'y tuera personne, puisqu'une daube ou un sauté de veau s'annonce au menu.

Mais quand le boulanger y met plus de pain que d'habitude, je me dis : oh ! oh ! le pain ne se mange pas sec. Une ripaille se prépare, et un coup de foudre s'abattra bientôt sur le poulailler.

Alors moi, au lieu d'y entrer dans ce poulailler de malheur, le soir, je me perche sur le figuier. Le lendemain matin, la fermière arrive à la pointe du jour, ouvre le piège, attrape ce qu'elle peut, jamais moi, puisque je n'y suis pas. C'est ainsi que j'ai pu échapper à tant de massacres. Un jour ne se passe sans que j'aie vu ce qu'il y a dans la boîte à pain ; le reste de l'univers m'indiffère. »

Ainsi parla Cacou, le coq le plus sage du pays.

Or, la nuit suivante, un rayon de lune se glissa dans le poulailler où dormait la volaille perchée.

Le rayon dit :

« Hou ! Qu'il fait noir ! Où est le coq Cacou, s'il vous plaît ?

– Me voici, dit Cacou, en se déployant. Que veux-tu rayon de lune ?

– Apprends, ô Cacou, que c'est sur la première note matinale qui éclate de ton gosier que le Soleil règle son lever. Aussitôt il pointe à l'horizon, et tu en es le responsable. Les autres coqs sont des étourdis : il n'a confiance qu'en ton exactitude. »

La crête de Cacou était devenue rouge vif. Le rayon de lune continuait :

« Dans quelques jours doit avoir lieu une éclipse de soleil. Sais-tu ce qu'est une éclipse ?

– Non, dit Cacou, toute ma science est de savoir ce qui se passe dans la boîte à pain, le reste m'indiffère.

– Apprends donc, reprit le rayon de lune, que la Lune va passer entre la Terre et le Soleil, que son disque noir va recouvrir l'astre du jour et qu'il y aura pendant quelques instants comme de la nuit sur le pays. Les journaux en parlent déjà, et les gens ne vont pas tarder à noircir des morceaux de verre à la flamme des bougies pour observer ce magnifique et rare spectacle.

C'est un événement grandiose dans lequel tu vas jouer un rôle primordial : il faudra chanter au monde, et au bon moment, le retour du Soleil après son éclipse. Pour mieux marquer cette nouvelle responsabilité, le Soleil et la Lune ont décidé de te nommer président de l'éclipse.

– Comment ça ? demanda Cacou, flatté mais inquiet, la crête vacillante.

– Comprends bien ceci, ajouta le rayon de lune : la Terre bouge, le Soleil bouge, la Lune bouge, tout bouge. C'est une vraie mécanique de précision compliquée. La Lune et le Soleil ont pensé que pour s'y retrouver

dans une telle aventure amphigourique, il fallait un président, car il faudra chanter, mais ni trop tôt ni trop tard.

– Mais ma responsabilité est énorme ? coquelina Cacou.

– En effet, murmura le rayon de lune, mais aussi quelle gloire ! Car nous savons que le premier venu n'est pas capable de diriger ! Songe au pouvoir que tu auras dans ton gosier et que n'a jamais possédé aucun roi ni aucun ministre ! Et l'éclipse sera retransmise en direct sur tous les écrans de télévision du monde ! Alors, au revoir, Cacou, et à bientôt. »

Notre coq promu, la crête violette d'orgueil, ne put refermer l'œil le reste de la nuit.

Au matin, dès son premier coup de gosier, il quitta le poulailler, préoccupé qu'il était pour organiser la présidence qui venait de lui être confiée.

Après avoir choisi un perchoir confortable, il décréta que trois séquences étaient indispensables au bon déroulement de l'ensemble :

– avant l'événement, une organisation précise : partie qu'il confia à un lapin-chef de tribu habitué à la multitude désordonnée de son terrier.

– pendant : un ver de terre, qu'il avait épargné la veille et habitué à se contorsionner, expliquerait à tous les animaux de la ferme, comment il faut être là où il faut, sans oublier l'ailleurs.

– la séquence bilan : animée par le paon pour son habitude à parader, et par une taupe pour la faculté qu'elle possède à se dissimuler en cas d'échec.

Pendant plusieurs jours, les répétitions se succédèrent, mais il fut recommandé à tous, que pendant l'événement, ils se présenteraient rutilants de propreté – les malades ou affaiblis sous le hangar – et qu'ils devraient faire preuve de discrétion, le président devant paraître le plus important aux yeux des participants et de la télévision.

La veille de l'éclipse, il passa sa journée à repérer les emplacements les plus sûrs.

Préoccupé le matin, anxieux l'après-midi, il termina sa journée profondément angoissé.

Enfin, le grand jour arriva.

A la première lueur, il chanta bien à point, mais plus doucement que d'habitude, afin de ménager ses effets. Le Soleil se leva, la Lune s'attardait

dans le ciel, et le Soleil monta lentement vers la Lune.

Toute la ferme était en alerte : le fermier, la fermière et leurs enfants ajustaient leurs verres fumés. Cacou allait et venait en tous sens et en tous lieux, escorté d'un jeune coq à sa gauche et de la poule favorite à sa droite, armé de ses ergots, barbé de sa barbe, becqué de son bec, crêté de sa crête, membré de ses jambes. D'actif il devint agité.

« S'il vous plaît, je suis le président Cacou, (Chantecler ferait peut-être plus distingué, ... je consulterai le paon) laissez-moi un passage, foule... »

Il plaçait les pintades, faisait reculer les canards et les dindons, alignait les oies, réservait avec discrétion les meilleures places aux poules, y compris les naines. On entendit des sifflets mais tout le monde pensa aux merles ou aux grives. Au premier plan une pancarte, « Vive le président ! » initiée par le ver de terre reconnaissant, arracha une larme à Cacou, qui stimulait, cajolait, organisait, s'enflammait de colères ou de sarcasmes.

Sa tête pleine de : « je suis le président Cacou, aucun roi ni ministre n'aura jamais autant de pouvoir... pourvu que tout aille bien, que je n'aie pas de défections... »

Il incendiait les esprits, injectait la passion à dose convenable.

Enfin la Lune passa devant le Soleil. La campagne devint jaune et ce fut comme une courte nuit. On entendit les oiseaux faire silence et piauler la chouette. Le ruisseau lui-même baissa la voix.

Puis, au moment où le Soleil allait reparaitre, Cacou fit entendre superbement sa voix : tout s'illumina, se remit à chanter, à voler, à couler. Le président, malgré ses préoccupations n'avait pas manqué son cri. C'est là qu'il sentit véritablement le pouvoir qui était en lui, unique, exceptionnel...

Il poussa enfin un soupir de soulagement.

« J'ai réussi, mais que c'est lourd à porter une telle charge, et quel trac avec cette télé ! »

Tout le reste du jour, il fit le tour de la ferme pour quêter les compliments, toujours difficiles à venir, même quand on les sollicite. Et évidemment il recueillit les railleries des éternels insatisfaits.

Quand il regagna le poulailler le soir venu, la crête encore enflée et gonflant ses plumes, il se disait encore : « aucun roi, aucun ministre n'aura jamais le pouvoir que j'ai si bien exercé et que je possède désormais. »

Le lendemain matin, à l'aube, la fermière entra brusquement dans le poulailler, attrapa Cacou en disant :

« Enfin je le tiens, ce vieux malin ! »

Lui ayant attaché les deux pattes ensemble, elle le laissa couché sur le sol, devant la porte de la cuisine, en attendant la suite.

Il ne tarda pas à avoir de la visite. Tous les frustrés de la veille, et même le paon, qui avait pourtant été distingué, le harcelèrent de leurs persiflages. De jeunes coqs prêts à prendre sa place au poulailler furent assez hardis pour le béqueter avec haine... Des lendemains de président atroces !

La chouette, qui voletait encore dans les grisailles du petit matin, se rapprocha du prisonnier et lui demanda :

« Oh ! Cacou, (elle riait en douce, mais c'est difficile à déceler chez cet oiseau) il me semble que tu as perdu brusquement ton arrogance ?

– Ce n'était pas de l'arrogance, mais la fierté de posséder un pouvoir qu'aucun roi ou ministre n'aura jamais. Tu es ironique, mais tu ne connaîtras jamais un tel honneur ni la volupté d'être au sommet. Je peux te l'avouer, j'ai manqué d'humilité. Promu président hier, j'ai dirigé l'éclipse, mais je n'ai pas surveillé la boîte à pain ! »

Et la chouette que l'on disait savante car elle avait passé un hiver dans un grenier de la télévision (d'ailleurs la couleur de ses plumes l'avait fait surnommer La Rousse) ajouta :

« Ça ne te servira plus à grand-chose, mais sache que quand on est président, il faut avoir un œil à l'essentiel – flatter ses amis – un œil à l'accessoire – ménager modérément ses adversaires –, et tout cela, sans que la crête enfle.

– Ne sois pas cruelle, chouette, murmura Cacou, je me savais président et me suis oublié coq ! Si bien ou si mal, comme tu voudras, que dans cinq minutes je ne serai plus rien. »

Mon cher fils de Mvuninn

Mon cher fils,

A l'heure où tu liras ces mots, je peux me permettre de te nommer « cher », quoiqu'il n'y eut jamais entre nous la moindre affection. Je sais que ce moment a trop tardé pour toi de prendre ma succession. En témoignent tes nombreuses tentatives de m'arracher le sceptre. Je l'ai voulu ainsi, tu as fait tes premières armes d'homme d'Etat en rusant pour le devenir. Tu y as appris la prudence, et un peu de stratégie. Tu y as perdu aussi tes camarades – je ne pouvais pas laisser impunis vos complots. Et un empereur n'a pas d'amis. Il a des ministres, un héritier et des serviteurs.

Tu vas pouvoir poser sur mon trône tes fesses accoutumées à la selle. Ces années passées à te trouver des alliés contre moi t'auront servi à tester la loyauté des grands de cet empire – et à moi, à repérer quelques branches pourries, que j'ai élaguées. Tu as aussi découvert l'inconstance, l'appât du gain et des honneurs. Tu sauras t'attacher les uns et les autres par ces moyens, comme je l'ai fait.

Ton impatience à me remplacer t'a obligé à t'intéresser au gouvernement que j'ai mis en place, aux impôts que je lève, aux populations qui les paient, à mon administration. Tu as longuement étudié cet assemblage subtil que j'ai construit au fil du temps. Je te lègue un pays stable et aux finances saines. Après la conquête, il a fallu réduire les effectifs de l'armée, occuper les anciens soldats, installer des structures stables et assurer un revenu à chacun. J'ai transformé l'économie du pays, on a fabriqué des outils plutôt que des armes, mis les terres conquises en culture, ouvert des écoles, levé des impôts plus justes. Les peuples soumis

ne sont pas assimilés, tu devras poursuivre leur intégration. Quelques révoltes émailleront ton règne. Sois ferme, mais ne deviens pas cruel.

Je t'ai fait fort et droit. Si tu m'as tant trahi, c'est que je voulais pour toi ces épreuves. Aujourd'hui, je n'ai pas plus de conseils à te donner. Je vais te livrer un secret. Il est si bien gardé que j'ai fait éliminer tous les témoins afin que nul ne puisse dire d'où je venais. Puis j'ai construit une légende. Tu préserveras le mythe, mais tu n'oublieras jamais qui j'étais.

Je suis né les pieds dans la glèbe, aux confins de l'empire, dans une province modeste, dans un village plus modeste encore. Ton auguste père, fils du ciel, est un paysan. J'ai grandi en bordure de nos champs, j'ai travaillé de mes mains. Je ne savais pas tenir une arme, sinon pour égorger un poulet – nous n'étions pas assez riches pour posséder du bétail – ou tirer du gibier. Je me suis marié avec une jolie villageoise, une compagne d'enfance et nous étions heureux. Pauvres, mais heureux. Des années médiocres ont succédé à des récoltes insuffisantes. A l'époque, plusieurs royaumes régentaient ce qui devint mon empire. Ils étaient plus petits, plus étriqués, plus vieux aussi, à bout de souffle et déjà ruinés par leurs rivalités. Pour financer une querelle de plus contre le monarque voisin, le nôtre leva une taxe sur le sel. Une denrée indispensable, et dont l'imposition pesait lourd sur le menu peuple.

Je ne sais pourquoi, je quittai ma femme en pleurs. Elle a tenté de me dissuader de cette démarche folle, mais je partis et je me rendis à la capitale. Pour voir le roi. J'ai voyagé des semaines et je suis arrivé près du palais. Ne pouvant y pénétrer, j'ai soudoyé un eunuque qui travaillait là. J'ai choisi un personnage important. Je l'ai fait boire et jouer aux dés. Je l'ai laissé gagner juste assez pour qu'il croie à sa chance, puis perdre, et remporter la mise et perdre à nouveau, indéfiniment. Quand il n'eut plus d'enjeu à placer, je lui ai extorqué une audience. Je suis allé me prosterner devant une cour narquoise et un fantoche placé sur un trône, abrité par un mouchoir parfumé. Interloqué, il a écouté ma supplique, puis d'un geste méprisant m'a chassé du palais. J'ai regagné mon village. Là, ne m'attendaient que des ruines. Des chicots noircis, c'était tout ce qu'il restait de nos maisons. Les champs étaient recouverts de sel, ce maudit sel que nous devons payer plus cher. Et sur ce qui fut nos chemins, des cadavres boursouflés servaient de pitance aux corbeaux et aux mouches. Les dépouilles des femmes étaient

rassemblées à l'écart. Toutes, les vieilles, les mères, les sœurs et les épouses, les filles, les jupes relevées sur les cuisses, et la gorge tranchée. J'ai quitté ce lieu de désolation. Sans creuser une tombe. Le corps de mon épouse reposait parmi les autres.

Je suis parti sur des chemins que j'ignorais. J'ai vécu dans la forêt, je n'y ai pas croisé un homme. Et puis un jour, près de la lisière, j'ai entendu les sons d'un convoi. Des soldats entouraient un palanquin où se prélassait un homme gras. Les gens d'armes chantaient en marchant. Ils avaient l'air bien nourris, leurs vêtements paraissaient neufs, et le poussah sur sa litière arborait une chaîne en or. J'ai compris que je voyais passer un collecteur d'impôts. Et je lui en ai voulu d'être si florissant alors que je vivais comme un sauvage. Je suis retourné chercher mes flèches. Mais elles convenaient pour tirer le gibier dont je me nourrissais, pas pour tuer un homme. Alors je les ai suivis, et j'ai attendu la nuit. Dans les petites heures du matin, alors que tous ronflaient, j'ai dépouillé un type endormi. Je l'ai saigné sans un bruit et j'ai pris son équipement. Et ainsi de suite. Au bout de trois morts, le capitaine a désigné des sentinelles, a organisé des rondes. J'ai continué à tuer, et à me constituer un arsenal que je cachais sur ma route sanglante. Quand ils se sont réfugiés dans une auberge, j'ai tiré des traits meurtriers sur ce qu'il restait de la troupe au moment où elle sortait pour aller boire. J'ai gagné la chambre du gros percepteur et je lui ai crevé la panse. J'ai pris son coffre et je l'ai laissé essayer de retenir ses énormes entrailles de ses mains, hurlant comme un porc.

J'ai ramassé les armes volées et je suis retourné, chargé comme un baudet, dans ma forêt. Je suis resté des jours avec une cassette pleine d'or dont je n'avais que faire. Et j'ai recommencé. J'ai tendu des embuscades de plus en plus élaborées, j'ai volé de plus en plus de métal précieux, et d'armes. Un matin, un jeune homme s'est rendu dans ma retraite. Et il a appelé. Il expliquait que lui et ses compagnons voulaient se joindre au héros qui éliminait les collecteurs d'impôts. Je me suis découvert. Et pour voir ce qu'il valait, je lui ai confié un peu d'or. Puis je l'ai suivi. Il est allé dans son village, et il a partagé mon trésor entre tous les villageois. Nous avons monté une bande, dont j'étais le capitaine. Le roi a envoyé des soldats, et même un général. Nous leur avons pris leurs chevaux. Et j'ai éventré l'orgueilleux officier.

Nous étions de plus en plus nombreux. J'ai réparti des commandements entre mes premiers compagnons d'armes. L'armée, déjà abattue par les conflits incessants avec les royaumes voisins, nous regardait passer en priant pour que nous l'épargnions. J'ai enrôlé des déserteurs, je me suis retrouvé à la tête d'un régiment, et surtout d'une révolte. Des paysans nous rejoignaient, des érudits nous approuvaient. Et notre monarque apprit à ses dépens qu'une cour d'eunuques et de femmes, et un mouchoir parfumé forment un maigre rempart contre une insurrection. J'ai pris des villes, j'ai pris la capitale. J'ai fait passer au sabre tout un harem de femelles et deux ou trois bambins qui pouvaient se prétendre de sang royal. Des nobles vinrent me rendre hommage, mettre leur sabre à mon service. Ce fut un jeu d'enfant de lancer une guerre de conquête. Je me suis taillé un empire. J'ai noué des alliances. Ta mère, une princesse hautaine et froide, me donna un fils et dota ma cour d'une étiquette. Peu à peu, les complices des débuts disparurent, et je précipitai la perte des deux restants. Je ne voulais pas de témoins de mon passage de la forêt au trône. Les lettrés furent convoqués, avec quelques prêtres, pour me donner une origine à la mesure de mon destin.

Puis je fus las de la guerre et m'attachai à construire. Des ingénieurs vinrent me présenter des plans et le pays se couvrit de routes et de ponts. Des administrateurs me proposèrent des réformes. Je fis table rase des anciens systèmes pour me retrouver à la tête d'un pays organisé et prospère. Il y eut quelques soubresauts, mais je me plus à être empereur comme j'avais aimé éventrer des percepteurs. Les prisons ne sont pas pleines. Elles ne sont pas vides non plus, et le bourreau a des loisirs. J'ai pu étudier, moi qui avais grandi inculte. J'ai fait brûler nombre d'ouvrages qui ne m'intéressaient pas.

J'ai fini par devenir un vieil homme. Je crois que mes peuples m'aimaient un peu, au-delà du culte que je leur ai imposé. La légende dira que je suis monté aux cieux rejoindre les dieux qui m'ont enfanté. Mais la vérité, c'est que, pendant toutes ces années, je n'ai cessé de pleurer mon épouse, mon village et mes champs. Je suis heureux que tout se termine enfin.

Tu as été élevé soigneusement pour perpétuer mon héritage. Je t'ai voulu en révolte parce que tu ne possédais pas ce génie qui m'a élevé au

trône. Tu as appris, avec du sang et des larmes, à prendre ma suite. Je ne t'ai jamais aimé, tu n'es que la continuation de mon autorité. Et cet empire après moi ne durera que le temps de nouvelles querelles avec les pays voisins, d'une autre disette et d'un impôt de trop. Alors seulement se lèvera mon digne héritier, celui qu'habite la force irrésistible des vainqueurs. Je te laisse le pouvoir. Pas le bonheur, ni l'éternité.

EXTRAIT